

*revue de presse*

# *Rome et les barbares*

## Peter Heather

PRESSE ÉCRITE

*Le Figaro Histoire*, décembre 2017 / janvier 2018

### **Dernières nouvelles de l'empire**

L'intérêt renouvelé des historiens pour l'Antiquité tardive s'est essentiellement traduit, depuis cinquante ans, par des publications thématiques. Parue en 2005 en Angleterre, la somme de Peter Heather représentait l'une des premières tentatives de mettre le fruit de la recherche contemporaine au service d'un récit qui fasse apparaître la dynamique des événements. Le pari est plus que tenu. Servi par une parfaite connaissance du monde barbare, un sens inné de la mise en scène, une capacité à mettre en lumière le jeu des causes et des conséquences qui ne désarme pas sa volonté d'incarner sans cesse l'histoire dans la destinée d'êtres de chair et de sang, une érudition qu'équilibre un irrésistible sens de l'humour, Peter Heather a produit ici un chef-d'œuvre.

Au fil d'un récit plein de couleurs, de suspense et de rebondissements, qu'entrecoupent les plus subtiles des analyses des sources littéraires, juridiques ou archéologiques, il met en évidence le rôle déstabilisateur joué dans le Barbaricum par l'avancée des Huns, irrésistiblement attirés par la soif de pillage vers le monde romain, le cycle infernal qui conduit l'empire à se priver, par les concessions territoriales qu'il consent aux envahisseurs barbares, des ressources fiscales qui seraient nécessaires à la reconquête, le caractère décisif joué, au dernier acte, par la conquête de l'Afrique par les Vandales et la dislocation de l'empire d'Attila, déversant sur le monde romain la poussière des peuples tenus jusqu'alors sous le joug. Négligée par les tenants français de l'historiographie dominante, toujours englués dans leur vision iréniste de la fin de l'empire, la somme de Peter Heather s'impose, à la

relecture qu'offre aujourd'hui sa traduction en français, comme l'un de ces livres qu'on continuera de lire longtemps après que se seront dissipées les vapeurs de l'encens dispensé, dans un confortable entre-soi, à ses contradicteurs.

Michel de Jaeghere

*L'Histoire*, décembre 2017

### **Un nouveau monde**

Peter Heather, professeur au King's College de Londres et l'un des plus brillants historiens de sa génération, s'est lancé en 2005 dans une grande synthèse sur la fin du monde romain, avec la double ambition d'écrire un récit suivi des derniers siècles de l'Empire et de proposer des clés pour en comprendre la fin. Il offre une analyse résolument politique de cette question toujours d'actualité.

Sans exclure des analyses internes à l'Empire romain, il prend surtout les barbares très au sérieux. Il analyse les sources avec finesse, faisant preuve d'esprit critique et d'audace pour redonner aux peuples protagonistes des derniers siècles de l'histoire de Rome une épaisseur politique qu'on leur dénie souvent. Les Huns, les Goths et les Vandales apparaissent en particulier comme des puissances politiques autonomes, dont les choix ont pesé sur le devenir de l'Empire, tant en Orient qu'en Occident. Plus on avance dans le livre, plus le récit est novateur et passionnant. Douze ans après sa parution en anglais, contrastant avec de nombreux titres parus récemment sur le même sujet, il n'a rien perdu de son importance ou de sa fraîcheur.

*Le Monde des livres*, 9 octobre

### **Décrépitude et éclatement de l'empire romain**

L'effondrement de l'Empire romain n'est pas seulement un événement historique majeur. Il a aussi sans cesse sollicité les écrivains et les philosophes, tout comme les responsables politiques, préoccupés de constater qu'un édifice de plusieurs siècles, aux dimensions du monde connu alors ou presque, pouvait aussi périr. La méditation

sur les causes de la ruine de Rome est devenue un genre en soi auquel l'ouvrage de Peter Heather, professeur d'histoire médiévale au King's College, à Londres, a imprimé, quand il est paru, en 2006, un tournant. Pour en comprendre la portée, il est nécessaire d'évoquer la cartographie très particulière de ce champ de la recherche.

Avec le soutien de l'imaginaire romantique qu'on retrouve dans les gravures de Gustave Doré, on voit souvent les derniers siècles de l'Empire romain d'Occident comme une période de sauvagerie et de régression culturelle et économique. Mais une autre école, représentée par l'historien Peter Brown, né à Dublin et spécialiste de saint Augustin - témoin majeur de la période -, insiste au contraire sur la continuité de la civilisation latine. Plutôt que d'affubler le Bas- Empire du qualificatif peu flatteur d'«âge obscur», elle préfère parler, sur un mode plus neutre, d'« Antiquité tardive ».

Contre cette vision tout en douceur, l'archéologue et démographe britannique Bryan Ward- Perkins s'était inscrit en faux dans sa *Chute de Rome* (Alma, 2014). Oui, affirmait-il, la disparition de l'Empire d'Occident, que symbolise la déposition de son dernier empereur, Romulus Augustule, par le Skire Odoacre, maître de l'Italie (476), s'est bien accompagnée d'un profond recul, ramenant la société aux conditions de l'âge de fer. Face à cette polarisation d'un domaine qui passionne parce qu'on est tenté d'en tirer des leçons pour aujourd'hui, en dépit des anachronismes, Peter Heather adopte une voie originale.

Il commence par rejeter un préjugé hérité des historiens latins et de la haute idée que les Romains se faisaient d'eux-mêmes, selon lequel le dépérissement de l'Empire serait fonction de la baisse ou de la hausse des vertus civiques. Le célèbre Edward Gibbon (1737-1794) et son *Histoire du déclin et de la chute de l'Empire romain*, en furent l'incarnation. Pour lui, la conversion du monde romain au christianisme représenta l'agent destructeur de ce majestueux organisme en en émoussant le patriotisme.

Peter Heather concède, contre les tenants de l'«Antiquité tardive», que la fin de l'Empire coïncide bien avec une rupture de civilisation, tout en soulignant qu'elle fut plus évolutive qu'on ne pense. Comme il le montre dans le cas de la province frontière de Norique au Ve siècle (en gros le territoire de l'Autriche actuelle), grâce à

sa lecture critique d'une source, la *Vie de saint Séverin*, la « romanité » n'a pas disparu du jour au lendemain et a survécu un temps à la décomposition politique du cadre impérial (468-476). En revanche, contre Gibbon et ses disciples, il lui paraît impossible d'attribuer un tel désastre à des causes internes et moins encore à un désarmement moral ni à la corruption.

Après tout, l'Empire d'Orient n'a-t-il pas, dans les mêmes conditions, survécu plusieurs siècles? Comme il le suggère, le choc tient à des facteurs « exogènes » et l'écroulement n'eut rien de fatal. L'empire tardif n'était pas si déliquescents au IV<sup>e</sup> siècle. Il se relevait des coups de boutoir portés par les Perses sassanides, nouvelle superpuissance bornant les ambitions romaines au Moyen-Orient, pouvait aligner une force militaire se chiffrant entre 400000 et 650000 hommes, soit une puissance énorme. L'empereur se trouvait au cœur d'un Etat qui rappelle les régimes totalitaires, persuadé d'incarner le meilleur des mondes possible et ne montrant aucun signe d'affaiblissement idéologique ou d'une quelconque contestation de son modèle.

La cause du déséquilibre fatal, autrement appelé « invasions barbares », doit être recherchée, selon Peter Heather, dans la montée en puissance des Huns, culminant avec l'arrivée à leur tête de l'ambitieux et retors Attila (395-453). La pression de ce peuple aurait incité les habitants goths des « royaumes clients » limitrophes de l'Empire d'Occident à demander asile à Rome sur un mode pacifique puis guerrier, infligeant une défaite spectaculaire aux légions de l'empereur Valens, en 378, à Andrinople. Avec finesse, l'historien montre à quel point ces « barbares » qui pénétraient dans l'Empire ne l'étaient que du point de vue romain. Les envahisseurs appartenaient en réalité à la civilisation latine, au point que les tribulations décrites dans son livre ressemblent plus à une guerre civile - même si l'historien n'utilise jamais l'expression - qu'à un conflit international.

Le ton ironique et facétieux avec lequel l'auteur convoque et détaille les textes parfois lacunaires de la période agrémentent la lecture de cette ample fresque. Peter Heather tord peut-être un peu trop le bâton historiographique dans un sens contraire à celui de Gibbon, en effaçant quasiment du tableau les chrétiens et leurs fameuses querelles doctrinales du temps. Il le justifie en assurant que le christianisme a été autant «

romanisé » qu'il a imprégné et éventuellement affaibli l'Empire romain. La controverse n'est pas close.

Nicolas Weill

*Page des libraires, octobre 2017*

### **Pas si fous ces romains**

La question toujours centrale de la chute de Rome, reflète les préoccupations de ceux qui en écrivent l'Histoire, et qui redoutent soit la décadence, soit l'envahisseur à nos portes Pas de ça avec le titre de Peter Heather, enfin traduit en français, qui compose une somme complète sur la question, mêlant approche culturelle, militaire, économique et sociale La prétendue « chute » de Rome y est ainsi recontextualisée et apparaît non comme la fin d'un monde, mais comme une étape parmi d'autres, au cœur de la transition qui s'opère à l'époque. Cette fresque - faisant la part belle aux Barbares qui construiront les royaumes des débuts du Moyen Âge grâce à l'héritage de Rome remet ainsi au centre une histoire longue, insistant au moins autant sur les continuités que sur les ruptures, et privilégiant la complexité des faits et des rapports de causalité inévitable pour traiter 500 ans d'Histoire, et un Empire s'étendant des rives de la Méditerranée au Nord de l'Europe.

Jérémie Banel, Librairie Fontaine Victor Hugo (Paris)

## INTERNET

*La Question du latin*, 4 novembre 2017

### **La chute de Rome : état de la question**

<http://enseignement-latin.hypotheses.org/10384>

Cet ouvrage est une réponse à ceux qui cherchent l'origine de la chute de Rome dans des causes diverses. Gibbon au 18<sup>e</sup> siècle pensait que le déclin de Rome était lié au christianisme qui prêchait « la patience et de la pusillanimité » et non « les vertus actives qui soutiennent la société ». Plus près de nous Aldo Schiavone (*L'histoire brisée*), examine l'importance de la production liée à l'esclavage et conclut que le système d'exploitation servile était une voie sans issue : quand cessa la production d'esclaves par l'arrêt des guerres extérieures, l'histoire s'est alors brisée.

Peter Heather n'a pas trouvé de causes internes à la chute de l'empire romain, ni économique, ni démographique, ni médicale mais, comme il le déclare, il faut « se salir les mains » dans l'histoire événementielle pour comprendre ce qui s'est passé. De ce point de vue, la lecture du livre est convaincante et les vieilles explications « surplombantes » s'évanouissent quand on voit comment un empire fort a été déstabilisé par un événement exogène. Car pour bien comprendre la chute de l'empire selon Peter Heather, le mieux est d'en présenter un scénario précis même s'il est un peu complexe (...). Mais Peter Heather, historien pédagogue sait, à la manière de Paul Veyne en France, trouver les exemples contemporains qui éclairent et il n'hésite pas à provoquer le sourire du lecteur.(...)

La cause de la disparition de l'empire romain est exogène, c'est la venue des Huns qui pousse des peuples divers à demander asile d'abord, puis à envahir ensuite des territoires où la romanisation était accomplie depuis plusieurs siècles. Ces peuples habitaient des régions qui n'avaient pas été conquises par Rome car jugées peu intéressantes mais trois siècles de présence au bord du Rhin, par les rapports multiples de commerce, de raids barbares suivis de contre-offensives, de trafic d'esclaves et d'enrôlement de troupes auxiliaires, avaient contribué à l'unification de

petits royaumes en vastes fédérations qui portaient d'ailleurs des noms symboliques comme les Alamans (terme qui signifie « tous les hommes ») ou les Francs.

On peut s'étonner que cette seule poussée hunnique ait pu mettre à bas un empire disposant de ressources et donc d'une administration et d'une armée mais il faut prendre conscience de la nature des ressources. Celles-ci étaient le résultat d'une imposition qui si elle était trop forte anéantissait cette ressource qui étaient exclusivement liée à la propriété foncière. D'autre part, si un territoire était envahi, il cessait de concourir à l'impôt et rapidement l'état central n'était plus en mesure d'assurer son rôle de protecteur. L'empire romain était fort mais comme pratiquement la seule production agricole pouvait être imposée et que les rendements étaient faibles, l'équilibre assuré longtemps était fragile et le coût du recrutement d'unités pour faire face aux besoins a dépassé les possibilités de l'empire.

Ce qui est notable, c'est que les membres des élites locales soient passés si facilement d'une allégeance à Rome à une allégeance à des barbares jugés par eux incultes. L'explication est simple : la richesse des élites est liée à la terre et celle-ci ne se déplace pas. Si par ailleurs le nouveau pouvoir ne bouleverse pas les propriétés existantes et assure l'ordre, les riches n'hésitent pas à se soumettre à son imposition.

Mais cette nouvelle situation entraîna une modification profonde des élites par exemple en matière d'instruction : il fallait beaucoup d'argent pour donner l'instruction nécessaire à ses enfants car cela nécessitait les services d'un grammairien pendant une dizaine d'année. Le fait de parler un latin « classique » distinguait une personne comme « civilisée » et cette formation était nécessaire pour éventuellement avoir des

promotions dans l'administration. Quand ces exigences de bonne culture ne furent plus nécessaires pour servir les rois barbares, l'enseignement classique s'effondra et ne fut plus conservé que par ceux qui avaient besoin de connaître des textes : les hommes d'Église.

On pensait donc déjà à l'époque que la formation classique avait un but de distinction sociale et, comme cette perspective sociologique était évidemment impensable, on retrouve chez Symmaque (mort quelques années avant le franchissement du Rhin), illustre romain attaché à la religion ancienne dont il était pontifex maximus, des

arguments qui peuvent sembler très contemporains. Je cite Peter Heather : « faire des beaux discours n'était qu'un aspect de la question. Au-delà de la langue de ces textes, Symmaque et ses amis prétendaient aussi qu'absorber leur contenu façonnait des êtres humains d'un tout autre calibre, que personne d'autre n'égalait. La grammaire latine, arguaient-ils, était un outil pour développer un esprit logique et précis. Si l'on ne maîtrisait pas les modes et les temps, on ne pouvait dire avec exactitude ce que l'on souhaitait dire ou exprimer avec acuité la relation précise entre les choses ». Aujourd'hui on parlerait de « gymnastique de l'esprit » pour désigner cette attitude. On comprend mieux de ce fait pourquoi, comme je le disais au départ, la remise en cause contemporaine de l'enseignement du latin est tout à fait liée à la chute de Rome. On notera d'abord que dans l'empire d'Orient où l'on a continué à parler grec, il n'y a pas eu de coupure linguistique radicale ce qui fait que les Grecs d'aujourd'hui se sentent toujours en continuité avec leur passé antique et disent parler grec, même si celui-ci a évolué. A l'opposé géographique, du fait des grandes invasions, il n'y a pas dans les pays latins cette continuité de langue ni de civilisation: le concept de Renaissance fut précisément envisagé comme un retour en arrière pardessus la coupure barbare pour retrouver ce qui est le propre de l'homme « civilisé ». Des phénomènes aussi divers que Charlemagne qui se proclama empereur, le Saint Empire romain germanique, le 3e Reich et l'attrait de la production cinématographique sur la chute de Rome nous rappellent que, par la faute des Huns, nous sommes toujours orphelins de l'empire de Rome.

Philippe Cibois